

Le terrible fantôme de Louky Bersianik

Valérie Lefebvre-Faucher

Numéro 324, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90906ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lefebvre-Faucher, V. (2019). Le terrible fantôme de Louky Bersianik. *Liberté*, (324), 77–79.

Le terrible fantôme de Louky Bersianik

VALÉRIE LEFEBVRE-FAUCHER

La première fois que je l'ai lue, je n'ai pas su par où la prendre. C'était comme soulever un petit coin de couvercle, voir jaillir des faisceaux agités et entendre des rugissements à faire éclater les crânes. Refermer le couvercle. Garder précieusement la boîte en cas de besoin d'explosion. Avec le temps, j'ai collectionné les livres de Louky Bersianik. Ils n'étaient pas faciles à trouver, mais heureusement plusieurs sont maintenant réédités, ces objets curieux que j'ai ouverts dans le désordre, où j'ai puisé lumière, obscurité et courage d'avancer, sans les épuiser. Car son œuvre ne se termine pas, ne se traverse pas. Vous la rencontrez un jour et elle reste. Vous ne la maîtrisez pas comme une théoricienne, mais vous faites connaissance, vous bavardez. Ainsi vous devenez quelqu'un qui se demande «Tiens, qu'en dirait Louky?» Bersianik me suit, avec ses larmes de grand-mère, son rire fou de méduse, ses multiples bouches, de petites filles révoltées et de déesses gourmandes; et je ne l'ai jamais rencontrée. J'aimerais vous parler de cette présence bizarre, ce contact humain au-delà des corps: le toucher littéraire. Les gens qui lisent sont hantés.

Pourtant, on pourrait s'attendre à ce que le personnage m'amène à parler de manque: manque de reconnaissance, manque de mémoire, manque d'ouverture et privation. Quand on s'intéresse à Bersianik, on voit tout de suite le grand vide qu'elle a laissé, et aussi une certaine traînée d'indignation. Je pense à France Théoret, qui prend toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, entre douceur infinie et rage, quand elle évoque la réception injuste de l'œuvre de son amie Louky. Je me souviens de Pol Pelletier, venue faire

une lecture dans la petite librairie l'Euguélonne, toute fondante d'émotion, surprise d'y voir autant de jeunes femmes. Toutes deux s'attendant à ne pas être reçues, à devoir la défendre partout, encore. C'est ce qui saute aux yeux, énorme; ça hurle: cette œuvre qui dénonce et répare la disparition des écrivaines, on a essayé de l'effacer elle aussi!

Mais cette fois ça n'a pas marché. Voilà que d'autres la reprennent et lui répondent. On la relit. L'œuvre réussit entre autres choses fascinantes ceci: elle nomme et analyse le problème de la disparition des textes de femmes, elle cherche des remèdes et... ainsi contribue à se rescaper elle-même. C'est pourquoi il me semble important de témoigner de sa présence, de ces moments où elle a été là. Pour moi et tant d'autres. Chercher sa planète positive, comme le dirait l'Euguélonne. Vous parler de ce que les livres de Bersianik font.

Il faut commencer par la puissance, personnifiée par l'Euguélonne, cette géante extraterrestre venue écouter les femmes de notre planète. Ce roman ambitieux, à la fois parodie de la Bible et fenêtre ouverte sur l'intime, annonce le menu de tout ce qu'écrira par la suite Bersianik, et nous fait aussi une liste de chemins dans l'ombre, de lieux à nommer, comme une carte non routière de la parole à prendre. Ce livre, la première fois, ne m'amenait pas bien loin. Complexe dans sa forme, exigeant dans le propos. Il fallait du courage pour soulever cette couverture. Et du courage encore pour tourner les pages, être prête à tout, parce que d'une section à l'autre les défis changeaient. Allait-elle s'attaquer à la langue? À la psychanalyse? Allait-elle manipuler les codes du roman

d'amour ou du théâtre grec? J'ai eu à 20 ans l'impression qu'il fallait pour comprendre Bersianik être grand-mère et cheffe militaire, avoir déjà tout lu, tout essayé. Mais j'ai vite compris que c'était l'inverse. Bersianik allait m'accompagner dans mes apprentissages, et dans mes propres bagarres.

J'ai eu un plaisir fou à la lire pour des étudiantes en littérature: «Ne soyez plus des égéries!»; et plus tard devant une assemblée de jeunes socialistes: «J'appelle Capitalistes de l'Espèce ceux qui, sous le nom d'Hommes, ont capitalisé l'énergie créatrice de l'espèce humaine et l'ont canalisée à leur profit, laissant croupir à des tâches de servitude la moitié femelle et pourtant créatrice de l'Humanité, et exploitant la force de travail de l'autre moitié elle-même créatrice.» Je peux vous assurer que ses textes-manifestes créent encore aujourd'hui des remous.

Pourtant, il aurait été facile de passer à côté de cette première lecture. De la laisser dans le négatif de l'histoire où ont été projetées les écrivaines. À l'université, mon passionnant professeur de lettres québécoises ne m'a pas fait lire Bersianik, et réagissait à ma curiosité avec un certain agacement, comme devant une pas-sade de jeunesse honteuse. Bon, elle lit des manifestes féministes; si elle veut continuer son parcours académique, ça lui passera bien.

Ce que je ne savais pas alors, c'est que cette attitude de désapprobation a non seulement déterminé la réception critique du travail de Bersianik, mais elle caractérise la réception du féminisme à toutes les époques. Trop militante pour être considérée comme une écrivaine sérieuse, bien trop artiste pour tenir dans un corpus de sciences humaines, elle fait partie de

ces créatrices féministes qui ont connu une réception sévère parce qu'elles refusaient d'obéir à l'ordre symbolique même qui régnait sur les institutions susceptibles de les juger. (Pourtant, on a été rapides à faire des monuments de ses contemporains qui mêlaient comme elle révolution formelle et politique.) Il n'en fallait pas plus pour que l'étudiante rebelle que j'étais détourne son attention des classiques vers cette intrigante catégorie, jusqu'à faire des œuvres féministes une spécialisation.

Bersianik m'a donné une appartenance littéraire féminine. Généalogie symbolique qu'elle établit magistralement dans *L'Eugélonne*, et à laquelle elle a contribué à son tour, comme inspiratrice et rassembleuse. Elle a fait un travail colossal de mise en lumière du négatif de l'histoire, pour faire apparaître celles qui ont toujours été là. Avec elle, j'ai lu ses nombreuses filles et sœurs. Il y a au Québec un filon littéraire exceptionnel : celui des écrivaines féministes qui résistent aux classifications, aux genres, qui se moquent de l'autorité, des limites de la fiction et de la langue. Ce filon reste trop souvent dans la marge, minimisé précisément à cause de sa liberté, qui le rend illisible.

La réception de Bersianik s'inscrit dans une interminable série, vieille histoire qui revient encore aux oreilles des féministes quand une œuvre de leurs sœurs se fait qualifier de mièvre, ou écarter sous prétexte qu'elle ne correspond pas à des critères formels prétendument universels. Aujourd'hui, je me moque de cette arrogance sélective et j'y vois surtout une faiblesse. Vous dites que vous aimez la littérature de combat, mais n'avez pas le courage de lire des œuvres de femmes qui dérangent ? Certes, on peut détester une œuvre ; oui, on peut la juger faible, elle peut agacer pour des raisons bien subjectives et difficiles à expliquer. Mais ces œuvres de femmes qui parlent de féminisme seraient-elles par hasard toutes médiocres ? Ou y aurait-il quelque chose d'hostile à la démarche féministe dans vos critères ?

Il est vrai qu'enseigner Bersianik est un défi. Son œuvre refuse la linéarité, refuse la finitude, et nous incite à les refuser aussi. Elle est construite comme une spirale, un tissu aux couches multiples. On y entre par le centre et on en ressort déroutée. Propulsée. Pire : sa tornade arrache un peu de surplus au passage, crève la boursoflure, abat les statues. En rigolant. On ne la lit pas sans chocs, malaises et étonnements. La deuxième chose que Bersianik m'a donnée, c'est l'autorisation de déranger. Avec elle, il faut tolérer les plans de révolution et les images brutales. Ce que sans doute ses premiers critiques ne lui pardonnaient pas, c'était le choix de ne plus s'adresser aux hommes comme lecteur premier. « [N]e sois pas offusqué si tu ne figures pas comme convive à notre pique-nique. Quand nous avons voulu t'inviter tu étais introuvable. Puis, nous avons appris que tu t'étais rendu au banquet de Platon. Bien que ce petit souper historique dût être terminé depuis longtemps, à l'aube de ce jour il dure encore ! Avec un tel entraînement, nul doute que tu prendras avec philosophie ton absence sur les lieux de nos propres agapes. »

Le plus grand plaisir, sans doute, quand on devient une lectrice de Bersianik, c'est de s'affranchir à travers elle de nos vieux projets de gratitude et d'obéissance. S'il y a de l'action à gros traits, de la théorie de cape et d'épée et du symbolisme noir, c'est que nous sommes dans un cabaret poétique, dehors, devant les marches du temple, du musée. La reine des iconoclastes nous invite, avec son imaginaire clownesque peuplé de statues vivantes et de coups de pied au cul des propriétaires, à un grand pique-nique antiautoritaire. Entre guignol et manifestation, c'est Sol et Gobelet étudiant le grec ancien et la biologie, virant lesbiennes politiques, envoyant chier la Sorbonne, inventant leur propre langue pour parler avec les enfants et les fous, sans jamais perdre le plaisir de découper des têtes de petits despotes en carton.

Le rire de Bersianik nous permet de tenir sans honte dans une histoire qui ne veut pas de nous. C'est en critiquant, en se moquant, qu'elle réussit à s'intégrer à la culture commune et à s'en réclamer. Car en jouant avec les codes, elle ne fait pas seulement un travail de déconstruction et de rupture. Elle nous désigne nos lignées multiples et nous invite à revêtir notre bâtardise comme un costume de fête. Bersianik m'a ainsi enseigné autre chose : une manière de penser le féminisme dans le collectif, un appétit pour une société augmentée. Comme l'Eugélonne, elle « veut tout » : l'essai, la poésie, la science-fiction, la psychanalyse, etc. Elle additionne les perspectives, les voix, en prenant l'héritage littéraire qu'elle veut, en montrant les femmes qui ont toujours été là, comme lorsqu'elle donne la parole à Xanthippe, la femme du philosophe.

Il me semble que nous pouvons encore apprendre de cette manière d'ajouter des versions au lieu d'en retrancher. Dans mon travail d'éditrice féministe, j'ai souvent eu à prendre des décisions de féminisation. Et c'est la manière Bersianik que je préfère, une approche qui ne cherche pas à réduire le vocabulaire, mais à le libérer, à le rendre plus juste, à le multiplier. Aujourd'hui, la féminisation tend heureusement à s'officialiser et à se normaliser, mais je reste attachée à l'inventivité indépassée des écrivaines québécoises, et de cette grande pionnière.

Me semble aussi très actuel le thème central de l'empathie, symbolisée par le Squonk, cet animal mythologique qui se dissout dans ses larmes. On connaît Bersianik pour ses nombreux et étonnants portraits des souffrances spécifiques des femmes, des douleurs souvent ordinaires ou invisibles. Larmes dans l'eau de vaisselle, robes fleuries d'enfants non nés, domesticité comme trou de mélasse, elle retransmet longuement les malheurs de l'intime et rejoue pour chacune, infatigablement, de semblables scènes de solidarité et de



révolte. (Les lecteurs avides de récits de luttes sociales et autres romans de grève auraient tort de se priver d'un livre comme *L'Euguélionne*, qui entre par les fenêtres des maisons et fait un récit de cette révolution sexuelle québécoise, qui a été menée chacune chez soi.)

Mais l'empathie évidemment ne s'arrête pas aux femmes. Pacifiste, écoféministe avant le mot, elle se réclamait de Françoise d'Eaubonne et s'inquiétait de la disparition des espèces dès les années 1970. Elle a écrit, sur la reproduction, des textes parmi les plus beaux et les plus radicaux qu'il m'a été permis de lire. Son environnementalisme, lié à l'idée de justice sociale, s'exprimait dans l'image récurrente de la prédation. Ce vaste problème la captivait jusque dans les dernières années: «Je parlais de prédation parce que c'est vraiment le noyau dur de la conscience», disait-elle à son amie France Théoret (*Entretiens*, p. 120).

La petite Sylvanie Penn en colère contre un Dieu qui ne peut être bon, puisqu'il a créé un monde basé sur la prédation; Ahinsa, la mère

mutine qui refuse de mettre au monde des enfants chair à canon; l'Euguélionne, scandalisée des rapports de parasitage entre les humains. Toutes des personnages qui pleurent devant la beauté, destinée à la dévoration, conçue même pour alimenter le cycle des morts. Il n'y a pas de justice sans amour, nous disait-elle déjà en 1976, plaçant l'empathie au centre de la théorie et de la politique. C'est ce qui me fait lire de l'espoir dans son univers sombre. Elle refusait d'abdiquer dans sa quête d'une humanité émancipée de sa condition terrestre destructrice.

C'est à sa pensée que je me suis nourrie quand j'ai cherché des ancêtres écoféministes québécoises. Sa présence en transformation, c'est ce qui en fait pour moi un classique. (Même si je ne m'attends pas à ce que les littéraires s'entendent sur cette définition.) Une œuvre dont la voix ou le souvenir croise nos vies comme une connaissance réelle et y laisse des empreintes. Un personnage avec qui se quereller ou dont on s'ennuie.

Mais un classique ne traverse pas les époques sans s'exposer à des éclairages jeunes et vifs, sans mériter les

confrontations. Cette incarnation du féminisme québécois de la deuxième vague, si puissant dans son inventivité, si radical, provoquera assurément des malaises chez les militantes d'aujourd'hui. Détonnerait en 2019 sa définition assez classique (quoique changeante d'un livre à l'autre) de ce qu'est une femme, ou sa férocité envers les religions et la foi. Et on se méfierait sans doute de sa tendance à dépeindre un féminin universel en négatif, et à appeler ainsi la solidarité entre toutes, depuis une perspective fort blanche et judéo-chrétienne. J'aimerais croire que personne ne doutera de ses positions antiraciste et postcoloniale, ni de sa conviction que tous les systèmes d'oppression sont liés. Mais cela ne changerait pas le fait qu'elle est une alliée parfois lourde, avec son style passionné, aussi vif dans les moments maladroits que dans les traits de génie.

C'est quand même elle qui m'inspire dans ma recherche des écrivaines ensevelies par une histoire coloniale et patriarcale qui ne les reconnaissait pas. Sa pensée demeure fertile pour toutes les lectrices qui ont été privées de littérature révolutionnaire féministe. L'œuvre de Bersianik a provoqué des détonations, car elle invitait toutes les femmes non seulement à réclamer justice, amour et plaisir, mais à jouer au jeu de nommer. Nommer le monde et se nommer, dans un grand rugissement d'*autonomie*. Terrifiant. «C'est-à-dire que notre émergence au lieu même de notre invisibilité est terrifiante. C'est-à-dire que d'avoir été invisibles si longtemps nous donne une taille démesurée.» Cette parole qui agit sur le monde me semble très proche du grondement collectif qui traverse les femmes aujourd'hui. Écrire sur Bersianik, saisir sa main d'outre-tombe, tendue pour qu'on «ne l'enterre pas vivante», n'est que justice. (L)

♦ **Valérie Lefebvre-Faucher** est éditrice et écrivaine.